

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 9

Artikel: Menus propos
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253747>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de crises de nerfs et des larmes à épenger le salon de Mme Galliac pendant huit jours ; le docteur dut renoncer à soigner les pamoisons.

— Ah ! comme vous avez trompé moi ! s'écria l'Anglaise sanglotante.

— Moi ! mais... comment?... je ne vois pas... en quoi ni comment, balbutia Demairivonne.

— Vous êtes un mari.

— Naturellement, puisque j'ai une femme. Je n'ai pas jugé à propos de le crier sur les toits ; si vous m'aviez interrogé là-dessus, je vous aurais répondu la vérité ; on ne m'a jamais rien demandé.

Il y eut un morne silence qu'interrompit bientôt la chute d'un corps sur le plancher : une dame se précipite vers Demairivonne qui cherchait prudemment son chapeau.

— Docteur, ma fille se meurt. Sauvez-la ! Epousez-la !

— Mais, madame, répliqua-t-il sincèrement navré, je le voudrais que je ne le pourrais pas : il faudrait pour cela tuer ma femme.

Et il s'éclipsa pendant qu'on secourait la malheureuse enfant.

Il rentra chez lui, fit ses malles et se dirigea vers la gare.

Il fit bien.

Le même soir, les Corizéennes vinrent jeter des pierres dans ses vitres.

Les projectiles n'atteignirent que les murailles : meubles, tableaux, objets d'art, tout avait été envoyé en petite vitesse à Paris par le prévoyant docteur.

Il y eut, à la suite de ce mémorable dîner, beaucoup de véritables maladies dans Coriza-sur-Mer, s'attaquant aux jeunes filles et aux demoiselles... majeures depuis longtemps. Le docteur Genuflexe arriva à temps pour les soigner et pour constater que l'air de sa chère ville natale n'était plus aussi bon qu'autrefois.

V

Quand le docteur Demairivonne quitta la gare d'Orléans dans un bon petit coupé, serrant contre lui sa femme qui était venue l'attendre, et l'emmenait triomphalement au logis conjugal, il lui glissa à l'oreille :

— Enfin, chérie, j'ai gagné ma gageure et mon exil est fini. A présent, ne nous séparons plus.

Quand l'aile rose de l'aurore ouvrit à la fois les fenêtres closes et les yeux, Demairivonne baisa sa femme au front, se leva, fit sa toilette, but un peu de café froid et se dirigea vers une station de voitures inélégantes dont les cochers et les chevaux sommeillaient à qu mieux mieux.

— Avenue Bosquet, 61, cria-t-il en s'installant dans le plus propre des sapins. L'automédon grogna, enleva son cheval d'une cinglée maussade et trotina vers l'Ecole militaire.

Avant huit heures, Demairivonne frappait à la porte du général de Cammarieu, son oncle, qui, botté et éperonné, allait monter à cheval.

— Bonjour, mon oncle, vous me devez cent mille francs que je viens chercher, dit-il en tendant la main.

— Etait-ce pour l'affectueux shakehand ou pour le chèque ? C'est ce que l'histoire ne dira jamais.

— Hein ? fit l'officier dont les yeux s'arrondirent.

— Oui, mon oncle, je dis bien. Rappelez-vous qu'il y a juste un an, vous m'avez dit d'un ton goguenard :

« Clampin, tu n'es bon à rien, tu aimes trop ta femme ; tu remplis le rôle d'Hercule aux pieds d'Omphale. Avant six mois tu sera ruiné. »

— Oui, je m'en souviens. Et tu m'as répondu, mauvais sujet : « Je ne peux pas être ruiné puisque je ne possède presque rien, mais je me sens capable de gagner cinquante mille francs dans une année pour donner du bien-être à Suzanne, devrais-je même m'expatrier. »

— Très bien, mon oncle. A quoi vous me rispotâtes en haussant votre large carrure : « Tu me fais rire. Si tu gagnes cinquante mille francs en douze mois, je t'en donne cent mille. »

— En effet, j'ai pu..., balbutia mollement le général.

— Oui ou non, mon oncle, avez-vous parié ?

— Oui, pardienne ! gronda l'officier qui était la droiture même. Mais je savais bien à quoi je m'engageais.

— Eh bien, mon oncle, allongez vos cent mille balles, pour parler comme vos troupiers, et donnez-moi l'accolade par-dessus le marché, car j'ai bien mérité de la patrie : pendant que je me privais de la tendresse de ma Suzanne, en trois cent soixante-trois jours et demi, j'ai gagné cent mille trente huit francs quatre-vingt-cinq centimes. Voici mes comptes : examinez-les.

Et, ce disant, le héros de Coriza-sur-Mer jetait sur la table une liasse de notes acquittées et de titres de rentes. Ebahi, le général regardait cela.

— Comment as-tu fait ? demanda-t-il ensuite.

— J'ai donné des consultations... pas gratuites, comme vous le pensez.

Puis racontant au général sa campagne très médicale et point amoureuse à Coriza-sur-mer, le Dr interrogea :

— Le pari est-il gagné, mon oncle ?

— Tiens, dit le vieux grognard, porte ce pli à mon notaire : ce sera la dot de ton premier enfant. (Fin.)

Menus propos

Taurosthène s'était rendu aux Jeux olympiques, où il fut proclamé vainqueur. Le père de cet heureux mortel apprit le triomphe de son fils le même soir par un pigeon que Taurosthène avait emmené avec lui, et qu'aussitôt proclamé victorieux il avait lâché avec un morceau d'étoffe rouge à la patte.

La colombophilie, comme le jeu de l'oie, serait donc renouvelée des Grecs.



— Ainsi, mon pauvre Charlot, ton oncle est mort ?

— Oui, hélas ! hier au soir.

— C'était un original, n'est-ce pas ! Crois-tu qu'il avait bien toute sa tête ?

— Ma foi, je ne pourrais guère le dire avant d'avoir vu son testament.



Mœurs chinoises

En Chine, lorsqu'un enfant a quatre ans, on lui donne un nom et on lui rase complètement la tête. C'est un premier baptême. Le nom est plutôt un numéro. On l'appelle « A Ran » qui signifie numéro 1, « A Sans » numéro 2, « A Luk » numéro 3, et ainsi de suite.

A six ans on envoie l'enfant à l'école ; alors a lieu un second baptême où il reçoit un nom plus harmonieux : « Mérite naissant », « Ecriture élégante », « Olive qui va mûrir ».

Un troisième nom est donné au mariage ; un quatrième s'il devient fonctionnaire ; un cinquième s'il se fait commerçant et un sixième à sa mort. Il faut être Chinois pour s'y reconnaître. Les femmes, jusqu'à leur mariage, s'appellent suvent « Pierre précieuse », « Sourire du matin », et « Rose épanouie », « Jasmin », etc.

